

La double contrainte de la raison

Par Hubert MAILHOT

L'un des traits dominants de la science-fiction, faut-il le rappeler, tient à sa tentative de joindre aux discours fictionnels certains discours de la science; à l'intérieur du topique scientifique est ménagé un espace de dialogue avec le discours littéraire où se côtoient le pouvoir d'évocation de la métaphore et une forme d'évaluation des faits ou théories scientifiques. C'est dans cette mesure que le genre de la science-fiction constitue un champ d'investigation fécond pour réfléchir sur la notion philosophique de raison.

Ce que nous entendons par « raison » peut partiellement signifier « un accord, une communauté idéale : entre les choses et l'esprit, d'une part, et de l'autre, entre les divers esprits¹ ». La première partie de la proposition induit « la faculté de [...] saisir l'ordre suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres² ». Dans *Les dépossédés*³ d'Ursula Le Guin, roman utopique paru pour la première fois en 1974, la mise en rapport du sujet aux mondes objectifs traverse tout le récit selon trois complexes discursifs bien précis : scientifique, politique et social. Le discours scientifique s'exprime principalement à travers la quête du personnage principal du roman, le docteur Shevek, dont l'ambition est de formuler une théorie physique permettant une saisie totale du temps. Au fil de ses recherches, Shevek sera en mesure d'appliquer ses connaissances à l'action politique et sociale. Avec pour toiles de fond la planète

¹ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, t. 2, Paris, Quadriga, 1993, p. 884.

² *Ibid.*

³ Ursula Le Guin, *Les dépossédés*, Paris, Robert Laffont, 1975, 390 p. Les références aux *Dépossédés* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

Anarres, microcosme anarchiste, et la planète Urras, représentation du monde capitaliste, Le Guin développe ainsi une réflexion d'ordre social et politique. C'est en ce sens que la raison s'avère aussi un « accord entre les divers esprits » qui traversent le roman; en ce sens, également, qu'elle se pose comme principe fondateur de l'utopie.

L'utopie mise en place dans *Les dépossédés* se fonde sur un idéal anarchiste dont l'un des préceptes fondamentaux est la communication. L'articulation des discours scientifique, politique et social dans le roman permet de réfléchir de manière systémique sur la raison. En s'appuyant sur le paradigme de la communication, il s'agira d'interroger les rapports qu'entretient la raison avec le discours scientifique et la pensée utopique tels que mis de l'avant par Le Guin.

La communauté anarchiste

Les dépossédés suit le parcours singulier du docteur Shevek, un éminent physicien de la planète Anarres dont les habitants forment une communauté anarchiste. Vieille d'environ deux cents ans, la colonie d'Anarres fut fondée par Odo, une révolutionnaire qui a fui la planète Urras, symbole de la société capitaliste, avec une poignée de compatriotes. Naturellement, Anarres s'oppose idéologiquement à la planète ennemie, dont le référent peut aisément se trouver dans la société occidentale des dernières décennies. Poursuivant ses recherches en physique temporelle, Shevek subit le poids du dogmatisme politique. Il se sent, à l'image de la planète qu'il habite, littéralement entouré de murs. En outre, l'incipit du roman donne le ton en décrivant le rempart qui entoure le port d'Anarres, au moment où Shevek s'apprête à le franchir :

Il y avait un mur. Il ne semblait pas important. [...] Un adulte pouvait regarder par-dessus et même un enfant pouvait l'escalader. Là où il croisait la route, il n'y avait pas de porte, il s'estompait en une simple figure géométrique, une ligne, une

idée de frontière. Mais cette idée était réelle. Elle était importante. [...] Comme tous les murs, il était ambigu, avec ses deux côtés. Ce qui se trouvait à l'intérieur et ce qui était à l'extérieur dépendait du côté du mur d'où l'on regardait [...].
(p. 11)

C'est à la fois l'isolement de la communauté anarrestie et l'ambiguïté de son rapport à Urras qui s'expriment ici. C'est justement une volonté d'abattre des murs, qu'ils soient réels ou idéologiques, qui motivera le départ de Shevek d'Anarres vers Urras, départ dont l'objectif initial est de partager ses connaissances et ses découvertes, jalousement gardées par l'institution anarrestie et plus particulièrement par Sabul, directeur de l'institut des sciences. Le Guin insiste d'emblée sur les contradictions auxquelles sont en proie l'idéologie anarchiste et ses acteurs; entre l'esprit communautaire et la propriété privée, les habitants d'Anarres se voient sans cesse rappelés à l'ordre, soit par une instance supérieure (ce qui, comme tel, va à l'encontre de l'idéologie anarchiste), soit par un concitoyen qui les accuse d'« égotiser »⁴. Évidemment, la communauté scientifique anarrestie, Sabul en tête, s'oppose à l'entreprise prospective de Shevek, défendant l'autonomie d'Anarres face à la société capitaliste d'Urras. Le départ de Shevek, envers et contre tous, ouvre le récit dans la controverse.

La suite du roman de Le Guin fait alterner, d'un chapitre à l'autre, les scènes sur Urras et sur Anarres. Parallèlement à la vie de Shevek sur Urras, ses rencontres avec la communauté scientifique et le choc culturel et politique auquel il est confronté, les chapitres se déroulant sur Anarres constituent une sorte de biographie du protagoniste, depuis son enfance jusqu'à son audacieuse décision de quitter la communauté anarrestie. De cette manière se révèlent les nombreuses oppositions entre les deux planètes mais aussi, tel un jeu de miroirs, les failles des deux systèmes qui en viennent quelquefois à se ressembler. Avant d'aller plus loin, il importe cependant de voir en quoi les théories scientifiques de Shevek

⁴ Issu du terme « égoïsme », le verbe « égotiser » qualifie les comportements basés sur l'intérêt personnel et marque une accusation grave.

impliquent une réflexion sur la raison en tant qu' « accord entre les différents esprits ».

La pensée scientifique

La raison scientifique s'exprime dans le roman par le biais d'une réflexion sur le temps. Les travaux de Shevek visent l'élaboration d'une théorie générale qui réunirait et rendrait compte simultanément de la présence immuable de l'univers et de son évolution :

Notre modèle du cosmos doit être aussi inépuisable que le cosmos. Une complexité comprend non seulement la durée, mais la création, pas seulement l'être, mais aussi le devenir, pas seulement la géométrie, mais également l'éthique. Ce n'est pas la réponse que nous cherchons, mais seulement comment poser la question. (p. 233)

Énoncé par Shevek alors qu'il débat de sa théorie avec les habitants urrastis, ce projet très idéaliste tente de concilier les aspects statiques et dynamiques de l'univers. Fait à noter, la théorie temporelle générale provient des sciences physiques, mais elle rejoint également la philosophie dans la manière dont l'individu appréhendera et comprendra le temps; en ce sens, elle fait intervenir des questions éthiques et, par extension, la question de l'idéologie politique. Si Shevek demeure conscient qu'il n'y a pas de fin à la compréhension du monde, sa théorie se veut néanmoins conciliatrice : « the ultimate rationalist reconciliation » pour reprendre l'expression de John Fekete⁵. La conjugaison du monde objectif et de la réalité sociale constitue, dans *Les dépossédés*, une fin en soi.

Afin d'illustrer la cohabitation du linéaire et du cyclique à l'intérieur d'une même conscience du temps, Shevek donne

⁵ John Fekete, « *The Dispossessed and Triton: Act and System in Utopian Science-Fiction* », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 132.

l'exemple de l'atome constituant la matière. La citation qui s'y rapporte, un peu longue, a le mérite d'être d'une clarté exemplaire :

Les atomes, vous le savez, ont un mouvement cyclique. Les composés stables sont constitués d'éléments qui ont un mouvement périodique et régulier les uns par rapport aux autres. En fait, ce sont les minuscules cycles atemporels et réversibles de l'atome qui donnent à la matière assez de permanence pour rendre possible l'évolution. C'est la réunion des petites atemporalités qui forme le temps. Puis à une grande échelle, le cosmos : bon, nous pensons, et vous le savez, que l'univers entier est un processus cyclique, une suite oscillante d'expansions et de contractions, sans rien avant ou après. Ce n'est qu'à l'intérieur de chacun de ces grands cycles, où nous vivons, qu'il y a un temps linéaire, une évolution, un changement. Le temps a donc deux aspects. Il y a la flèche, le fleuve qui coule, sans lequel il n'y a pas de changement, pas de progrès, pas de direction ni de création. Et il y a le cercle ou le cycle, sans lequel c'est le chaos, une suite insensée d'instant, un monde sans horloge ni saisons ni promesses. (p. 230-231)

Cet extrait expose clairement la dialectique de la psyché (la raison subjective) et de la matière; le mode de connaissance mathématique devient par là un instrument privilégié d'appréhension du temps car il parvient à conjurer la raison aux contingences de la perception, celles-ci ne pouvant rendre compte du temps que dans son aspect évolutif, linéaire, évacuant, du coup, la dimension temporelle qui assure la présence des objets (les cycles). L'extrait suivant permet de mesurer cette mobilisation de la raison en faveur d'une vision mathématique de l'univers :

Si un livre n'était écrit qu'avec des nombres, il serait vrai. Il serait juste. Rien qui soit expliqué avec des mots ne pourrait être aussi exact. Les choses étaient déformées, bousculées par les mots, au lieu de rester claires et de s'ajuster. Mais sous les mots, au centre, comme au centre du Carré, tout était exact. Tout pouvait changer, et pourtant rien ne se perdait. Si vous pouviez voir les nombres, vous pouviez voir cela, l'équilibre, les structures. Vous pouviez voir les fondations du monde. Et elles étaient solides. (p. 41)

Il s'agit là, de la part de Shevek, d'une véritable profession de foi en faveur des nombres, de l'Indiscutable. Déjà, le principe immuable du Carré révèle que toute inégalité est forcément contrebalancée.

Ceci n'est pas sans offrir un certain écho à l'idéologie anarchiste. Toutefois, si le modèle mathématique garantit, comme l'avance Shevek, la compréhension du monde, il n'en demeure pas moins une construction théorique, axée sur des concepts, une simulation qui peut s'avérer équivoque dans la mesure où les mathématiques ne sont pas intrinsèques à la configuration du monde naturel. Cette dimension de la pensée scientifique révèle un phénomène qu'Herbert Marcuse analyse en profondeur dans *L'homme unidimensionnel*. Le philosophe allemand pose l'hypothèse selon laquelle la pensée scientifique contemporaine aurait détruit la tension entre le sujet et l'objet qui, à tout le moins dans la dialectique hégélienne, forme la synthèse appelée raison : « [...] la nature est objectivement de l'esprit c'est-à-dire du sujet⁶ », écrit Marcuse. Puis, citant Bachelard : « La nature est mise sous le signe de l'homme actif, de l'homme inscrivant la technique dans la nature⁷. » Il n'y aurait, en d'autres termes, d'autres limites objectives pour transformer l'homme et la nature que celles qu'offre l'état de fait brut de la matière. Ainsi, la réalité est approchée, pour reprendre l'expression de Marcuse, en tant que « système d'instrumentalités »; système qui détermine la direction par laquelle le sujet doit connaître la nature.

En outre, la réalité de la société d'Anarres est représentée sous le mode organiciste où chacun des individus est un organe remplissant une fonction (cellulaire) précise⁸. Par exemple, Shevek aura à suspendre ses recherches pour combattre une famine qui sévit dans une région éloignée. Son action est clairement présentée

⁶ Herbert, Marcuse, *L'homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, 1968, p. 176.

⁷ Gaston Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* (1951) cité par Herbert Marcuse, *ibid.*

⁸ Fait à noter, même les noms des habitants d'Anarres, gages de leur identité, sont sélectionnés par un ordinateur.

comme une entreprise visant à guérir ce cancer qui mine l'organisme social; il y a passage du métaphysique au fonctionnel ou, comme le dirait Marcuse, *mise en place d'un ordre libre de tout engagement à une substance extérieure au contexte opérationnel*. La tension entre le sujet et l'objet se voit dès lors évacuée au profit d'un seul terme, la rationalité instrumentale, que l'auteur de *L'homme unidimensionnel* définit comme le propre de la pensée contemporaine. *Les dépossédés* ne manque pas d'exploiter ce caractère équivoque de la raison. Si Shevek, marqué par les enseignements de la société anarrestie, tend dans ses recherches à évacuer toute appréhension métaphysique de l'ordre du monde, son départ n'en est pas moins décrit comme un acte de volonté, un « risque métaphysique » (p. 211). Aussi, le physicien demeure conscient, malgré son fantasme de tout exprimer à travers les chiffres, que ses recherches sur le temps comportent une large part d'incertitude; c'est à la philosophie que se rapportent ultimement sa théorie, alors qu'il s'agit de penser et de formuler clairement un double rapport au temps. Tout cela va à l'encontre de l'idéal anarrestie. Lorsque Shevek annonce à son maître sa décision de participer aux enseignements de la physicienne Gvarab, qui s'intéresse à des problématiques similaires aux siennes, Sabul lui répond : « Nous étudions la physique, ici, pas la religion. Laisse tomber le mysticisme et mûris » (p. 114). Fondée, à l'image de la société industrielle contemporaine, sur la rationalité instrumentale, la communauté utopique d'Anarres admet difficilement les travaux de Shevek parce que ceux-ci impliquent qu'on reconnaisse l'apport de la subjectivité dans notre rapport au monde.

L'utopie de la communication

Pourtant, le régime utopique qui commande la société anarrestie accorde une valeur fondamentale à la communication effective entre les individus et à la libre circulation des idées. Malgré les tensions liées à cet idéal, la communication fait office, sur la planète Anarres, de valeur positive. Pourquoi la communication se pose-t-elle comme condition au bon

fonctionnement de l'utopie? L'essai de Philippe Breton, *L'utopie de la communication*⁹, nous permet d'envisager certaines hypothèses. Le discours politique des *Dépossédés* se pose comme alternative révolutionnaire au régime capitaliste en pleine émergence au moment de sa publication. Au même moment se développe la valeur de la communication, brandie depuis la Deuxième Guerre mondiale comme solution à la faillite des grandes idéologies du XX^e siècle : le capitalisme et le communisme. S'intéressant aux conditions historiques à l'intérieur desquelles le paradigme de la communication a émergé, Breton interroge le statut de l'homme au sein de la société que ce paradigme induit.

Le mathématicien Norbert Wiener est l'un des premiers à forger le concept moderne de communication; l'un des premiers, à tout le moins, à utiliser cette notion issue de la cybernétique comme métaphore du fonctionnement de l'individu et de la société. Sur le plan scientifique, ce qu'on appelle la cybernétique avait à l'origine pour objectif de construire un champ interdisciplinaire qui bâtirait des ponts, grâce à un métadiscours, entre différentes disciplines scientifiques de plus en plus spécialisées :

La cybernétique, dans sa dimension purement technique, est une exploration systématique de toutes les analogies qui peuvent exister, par le biais des lois mathématiques, entre des phénomènes de nature différente, relevant à la fois du monde de la vie, de la nature, ou de l'univers de l'artifice¹⁰.

De ces quelques caractéristiques de la discipline cybernétique, il est important de retenir que ce sont les relations entretenues entre les phénomènes qui sont considérées plutôt que les phénomènes comme tels. En rupture avec la pensée fonctionnelle, cette méthodologie implique ainsi, à l'image du modèle mathématique, un ordre de relations formelles en termes d'échanges d'informations. En 1949, Wiener publie l'ouvrage *The Human Use of Human Beings* où il étend le concept de communication au

⁹ Philippe Breton, *L'utopie de la communication : l'émergence de « l'homme sans intérieur »*, Paris, La Découverte, 1992.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

fonctionnement de la société et des individus qui la composent. Dans la volonté de la cybernétique de structurer les relations par le biais de lois mathématiques, Wiener perçoit l'avènement d'une nouvelle configuration de la société; celle-ci peut en effet être appréhendée comme un vaste système de circulation et d'échange d'informations où les individus tiennent lieu de relais, de transmetteurs. Ainsi, la communication se présente comme un véritable lien social, un lien d'autant plus fort que l'information circule et que sa transmission est maximisée.

Toutefois, si l'on admet une telle configuration de la société, il faut reconnaître que la communication, à titre d'idéologie, réduit les relations entre les individus à un pur transfert. Peu importe le contenu, l'information doit circuler de manière maximale pour consolider le lien social. La vision de l'homme qui s'en dégage, écrit Breton, est celle d'un « être sans intériorité et sans corps, qui vit dans une société sans secret, un être tout entier tourné vers le social, qui n'existe qu'à travers l'information et l'échange, dans une société devenue transparente grâce aux nouvelles machines à communiquer¹¹ ». L'analogie de Wiener, il va sans dire, comporte en elle-même une forte part d'utopie. Indissociable du cri d'alarme déclenché par la Deuxième Guerre mondiale, elle fait de la communication une idéologie, dans la mesure où il s'agit d'une alternative à celles qui sévissent dans le monde occidental de l'époque, à commencer par le capitalisme et le communisme. C'est, paradoxalement, au nom d'un nouvel humanisme que l'utopie de la communication place l'homme au service du social. De façon semblable, l'utopie anarchiste des *Dépossédés* exige des Anarrestis une transparence et une abnégation absolues. Aussi, l'une des caractéristiques essentielles de l'utopie tient dans la croyance que l'avenir serait déjà là. Rappelons qu'Anarres se présente comme le futur d'Urras, un futur balisé par la révolution permanente, le changement perpétuel. Une fois de plus, c'est la question du temps que le roman de Le Guin met en perspective, mais cette fois dans le but de rendre compte de certaines tensions idéologiques. Lors d'une discussion avec

¹¹ *Ibid.*, p. 46.

l'ambassadrice de la planète Terra (une planète dévastée dont on peut imaginer qu'elle symbolise la Terre), Shevek énonce clairement en quoi la question du temps participe de la guerre idéologique qui sévit dans le roman :

Vous pensez qu'Anarres est un futur qui ne peut être atteint, tout comme votre passé ne peut être changé. Et il n'y a plus que ce présent, cette Urras, ce présent riche, réel, stable, le moment immédiat. [...] Mais il n'est pas réel, vous savez. Il n'est pas stable, ni solide — rien de [*sic*] l'est. Les choses changent, changent. Vous ne pouvez pas avoir quelque chose... Et vous pouvez encore moins avoir le présent, à moins d'accepter avec lui le passé et l'avenir. Non seulement le passé, mais aussi le futur, pas seulement le futur, mais aussi le passé! Parce qu'ils sont réels : et ce n'est que leur réalité qui rend présent le réel! Vous ne parviendrez pas à atteindre le stade d'Urras, ni même à la comprendre, à moins d'accepter la réalité, la réalité durable d'Anarres. Vous avez raison, nous sommes la clef. (p. 204)

Science et idéologie se rejoignent dans ce qui s'avère l'une des principales allégations du roman de Le Guin : la réalité du présent n'a de sens que si l'on conserve une mémoire qui orientera l'action future. Dans l'axe Anarres-Urras qui forme une entité effective, actualisable, se révèle un temps à la fois cyclique et linéaire, séquentiel et simultané, alors que l'ensemble des deux planètes appartient à un temps homogène. Dans un univers envahi par la rationalité scientifique, la théorie de Shevek rappelle que toute raison est aussi politique. C'est, en définitive, le lien entre la science, l'idéologie et l'évolution humaine que *Les dépossédés* interroge; un lien que le XX^e siècle, celui des utopies déchues et de la bombe atomique, a profondément bouleversé.

Dans la mesure où il exploite les contradictions de la science contemporaine dans une perspective révolutionnaire, *Les dépossédés* rend compte des rapports tumultueux qu'ont entretenus la science et l'idéologie au cours du siècle qui vient de s'achever. À travers un questionnement sur la raison et les liens désormais reconnus qu'elle entretient avec l'organisation sociale et politique, le roman de Le Guin parvient à interroger notre rapport au temps et

à l'histoire. Certes, la mise en place de l'idéal anarchiste tend, par endroits, à présenter l'antagonisme idéologique de façon manichéenne et inscrit l'esthétique du roman dans la mouvance des années soixante-dix : au capitalisme s'oppose la bonne volonté de l'utopie, à la science au service de l'idéologie dominante s'oppose une science potentiellement neutre et objective. Mais en bout de ligne, Urras et Anarres ne peuvent être définies qu'en fonction l'une de l'autre, comme le révéleront ultimement les recherches de Shevek. La science, de ce point de vue, constitue le véritable fil conducteur du roman, car c'est autour d'elle que s'élaborent et se résorbent des considérations d'ordre social et politique. L'utopie elle-même n'est pas sans équivoque; nous l'avons vu, celle-ci vise, notamment en prônant une communication fluide et transparente, à éliminer les conflits pour atteindre une harmonie parfaite, un présent immuable et imperturbable. Or, le roman de Le Guin (dont le sous-titre, dans la version originale anglaise, est *An Ambiguous Utopia*) s'ouvre sur le départ de Shevek, significatif dans la mesure où il vient rompre l'ordre anarresti, tandis que l'utopie de la communication prend peu à peu l'apparence d'une loi arbitraire. En ce sens, c'est surtout la raison exclusive que *Les déposés* condamne, peu importe l'idéologie qu'elle sert.

BIBLIOGRAPHIE

- BIERMAN, Judah, « Ambiguity in Utopia : *The Dispossessed* », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 249-255.
- BRETON, Philippe, *L'utopie de la communication : l'émergence de « l'homme sans intérieur »*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres/Essais », 1992.
- FEKETE, John, « *The Dispossessed* and *Triton* : Act and System in Utopian Science-Fiction », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 129-143.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, t. 2, Paris, Quadrige, 1993.
- LE GUIN, Ursula, *Les dépossédés*, trad. de l'américain par Henry-Luc Planchat, Paris, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et demain », 1975.
- MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1968.
- THEALL, Donald F., « The Art of Social-Science Fiction : The Ambiguous Utopian Dialectics of Ursula K. Le Guin », *Science-Fiction Studies*, vol. 2, n° 3 (November 1975), p. 256-264.